

Connaissance de la nature et classifications indiennes

Georges LOBSIGER

On a coutume de prétendre que les langues amérindiennes ignorent les noms génériques. A l'occasion d'une étude sur les mots amérindiens entrés dans la langue française (6), je me suis aperçu qu'il existe des radicaux déterminatifs pouvant jouer le rôle de noms génériques en botanique et en zoologie. J'ai recueilli quelques exemples qui, s'ils se multipliaient, confirmeraient la capacité de classification des Indiens en ce qui concerne les éléments vivants de leur environnement. Une enquête systématique faite par des groupes de travail unissant des linguistes américanistes, des botanistes et des zoologistes pourrait explorer ce sujet inaccessible à un chercheur isolé¹.

Deux auteurs français, choisis pour l'écart de leur formation intellectuelle et du temps les séparant

¹ Avoir vécu plusieurs années en terre guarani, savoir que les centaines de langues indiennes, avec leurs sous-langues et leurs formes dialectales, sont incorporantes, polysynthétiques, que le substantif, par suffixation, joue le rôle principal aux dépens du verbe, que l'article est absent; avoir, il y a cinquante ans déjà, engourdi des poissons avec la sève de quelque *isipo* dans de petites rivières du Haut-Paraná paraguayen, ne me donne pas le droit de me considérer comme un linguiste, un ethno-botaniste ou un ethno-zoologiste.

Ortiz Mayans (11), guaranologue bien connu, place une carte de l'aire géographique du guarani au début de son dictionnaire qui englobe non seulement le Paraguay et le Sud-Est brésilien (tupi), mais encore la vallée de l'Amazone jusque vers Iquitos avec une annexe dans le Haut-Rio-Negro, des enclaves au Sud-Est vénézuélien, dans la Guyane britannique et Surinam, puis une forte implantation dans la région de San Salvador (Bahia). On note quelques différences sensibles avec la répartition des tribus et des langues présentée par Julian H. Steward et J. Alden Mason (3) sur leur carte annexée au volume 6 du Handbook of South American Indians. Par exemple, le guarani, riverain de l'Amazone, apparaît parfois sous la dénomination «*karawak*», puis, dans le domaine du Rio Negro, les langues équatoriennes, quoique appartenant au même grand groupe, remplacent le guarani de la carte Ortiz Mayans. Il s'agit avant tout de définition et de situation de langues dans un groupe linguistique général dit «*Equatorial*».

Il serait intéressant que des linguistes indianistes examinent le problème des radicaux déterminatifs mentionnés dans cette étude, cette fois sous l'angle des aires linguistiques présentées par Ortiz Mayans, Steward et Mason, afin de voir si des noms génériques éventuels apparaissent sous la même forme dans les domaines dits guaranis par Ortiz Mayans.

(285 ans), apportent des témoignages précieux et identiques, quoique rédigés dans des termes différents. Jean de Léry, pasteur français réfugié à Genève, collabora sur le tard avec Villegagnon dans son essai de colonisation de la France antarctique (région de la future Rio de Janeiro), essai commencé en 1555. Naturaliste et ethnographe autodidacte et enthousiaste, parfois troublé par des accès de vertigisme hors de propos, il s'associe dans ce texte à Aimé Bonpland, médecin et botaniste de formation, agronome sub-tropical par vocation, compagnon de Humboldt dans ses explorations américaines de la fin du XVIII^e siècle. Ces deux Français ont écrit chacun une phrase brève et intéressante.

Dans son «*Histoire d'un voyage fait au Brésil*» (5, Tome 2, p. 1), Léry écrit «...les sauvages nomment tous poissons *pira*...». Dans sa lettre à M. Delessert, à Paris, du 26 décembre 1853 envoyée de Montevideo, Bonpland lui dit «...il vous sera facile de juger que les Guarany, sans être botanistes, savent distinguer les plantes soit par leurs formes, soit par leur utilisation...» (2, p. 181).

Le naturaliste Moïse Jacques Bertoni, de Lottigna (Tessin/Suisse), élève de Carl Vogt et d'Elisée Reclus à l'Université de Genève, disciple de Kropotkine, vécut de 1887 à 1929 dans le Haut-Paraná paraguayen. Il observa les ingénieux principes de ses amis *Mbi-ha* pour définir les plantes nouvelles selon des arguments très scientifiques, dépouillés de tout argument anthropocentrique ou magique, basés surtout sur la fleur. La dénomination d'une plante inconnue avait lieu dans ce que l'on pourrait nommer emphatiquement des séminaires de taxonomie, à l'échelon familial, puis tribal, régional, enfin intertribal, réunions groupant des hommes d'expérience et de bonne foi, capables de discuter sereinement des choses de la nature et de les inscrire mentalement dans des catégories acceptées à l'unanimité, par persuasion, après de longs palabres. Pour ces Indiens, la vérité étant une, elle ne pouvait procéder d'un moyen terme entre une majorité et une minorité. Ils refusaient tout compromis entre la vérité et l'erreur. Les remarques de ce célèbre naturaliste corroborent les avis de Léry et de Bonpland.

Dans un article sur le langage des Indiens d'Amérique du Sud (8, p. 161), J. Alden Mason doute de l'exactitude du relevé des mots effectué par des voyageurs non instruits dans le domaine de la phonétique. Ces découvreurs pacifiques des Amériques, au XVI^e siècle, ne pensaient pas établir des tableaux linguistiques pour les théoriciens du XX^e siècle. Selon l'expression de Bacon, leur contemporain, ils se livraient à une recherche agressive dans l'inconnu.

Il ne s'agit pas ici de discuter de problèmes de mise en place de connaissances théoriques, mais d'utiliser le très riche matériel recueilli par Georg Friederici (1) dans 1025 ouvrages et de mettre en évidence le génie classificateur des Indiens. Friederici donne le nom, la nationalité, le titre de l'ouvrage dans lequel il a repéré chaque mot indien important, sa date de parution ou la date de rédaction des manuscrits souvent publiés tardivement. Une fois mis en ordre chronologiquement et spécifiquement, tout débute avec *indios*, fausse acception par Colomb, le 12 octobre 1492, d'un terme exact pour les habitants de l'Hindoustan, avec *canoas* (canot) noté par l'Amiral le 26 octobre 1492 et avec *cazabi* (cassave) inscrit dans son livre de bord le 26 décembre 1492.

Friederici présente sous forme critique l'incidence de la transcription auditive variant selon les habitudes nationales de chaque auteur et de la prononciation souvent «provinciale» des informateurs indigènes. Une fois redressées, ces variantes perdent toute importance et le mot indien entre dans nos connaissances².

Sur les 20 cas mentionnés dans ce sondage, 9 ressortissent au tupi-guarani, 2 au tupi, 3 à l'arawak insulaire, 2 au nahuatl-aztèque, 1 à l'algonkin, 1 au quechua, 2 à des dialectes du Venezuela ou du Nicaragua, ces deux derniers étant sans doute des sous-langues à l'époque de leur notation³.

On peut s'étonner de la prédominance du tupi et du guarani aux dépens des autres langues indiennes. Dans sa «*Religion des Tupinamba*» (9, p. 1), Alfred Métraux écrit «...malgré leur extinction totale, les

Tupinamba peuvent passer pour les Indiens de l'Amérique du Sud qui nous sont actuellement les mieux connus...», ceci grâce aux relations des voyageurs qui les visitèrent de 1500 à la moitié du XVII^e siècle. En ce qui concerne le guarani, il faut se souvenir que cette langue est le mode de parler préféré des Paraguayens, du plus pauvre *mensu*, saisonnier dans son pays, à l'homme d'Etat et qu'elle possède une riche littérature. Cette langue est si vivante qu'il y a 42 ans je lisais l'«*Enanito*» (le petit nain), périodique satirique de l'opposition, publié moitié en espagnol, moitié en guarani. Les dictionnaires de Montoya (10) et d'Ortiz Mayans (11) fournissent pour le guarani des renseignements dont il serait possible de découvrir l'équivalent dans des ouvrages identiques consacrés au maya et au quechua, anciennes langues impériales encore utilisées. Mais ici je me limite à un sondage effectué dans un milieu qui m'est plus familier que les langues andines et méso-américaines.

* * *

La faune

1. MBOY (le serpent)

Le *boia*, *mboi* ou *giboia* tupi et guarani est assimilé par quelques auteurs à notre boa constrictor. Il peut aussi définir le serpent à sonnette Anchieta (PORT/1580 – voir note 2) avec *boicinga*. Soares de Souza (PORT/1587) dit que *boicinga* est «cobra de cascavel». Claude d'Abbeville (FRA/1614) parle du *boyeté*, Magalhaes Gandavo (PORT/1585) y voit un cobra vert. Humboldt (ALL/1800) écrit que le *boa* est le serpent d'eau des llanos. A ce moment, il se peut qu'il y ait convergence avec le *boa* de Pline.

Dans son dictionnaire, Ruiz de Montoya SJ (10, p. 216) donne une liste de mots concernant les serpents. On a *mboi-aguai*, serpent à sonnette, *mboi-jarara*, le dangereux *Lachesis atrox lanceolatus* Lacépède, puis le *mboi-mañucu* et le *mboi-quirriog*, les deux venimeux, alors que le *mboi-tacanda* est inoffensif. Le *mboi-obi*, serpent bleu, ne tue pas, le *mboi-pita*, serpent rouge est mortel. Selon cet auteur, *mboi* a toujours le sens de serpent.

Dans son dictionnaire, Ortiz Mayans (11) insiste sur *mboi*, nom générique de l'ophidien. *Mboi-caa*, herbe antidote du venin, est formé avec *mboi* (serpent) et *caa* (la plante). Le *mboi-cuatla* est dangereux. La vaste dispersion du serpent à sonnette amène les noms locaux *mboi-aguai*, *mboi-chini*, *mboi-ochiniva*, variante du précédent. Ce dernier correspond au *taramaca* tupi de Hans Staden (ALL/1557). *Mboi-curu-yu* est notre boa, *mboi-yagua* notre boa constrictor. *Mboi-chumbé* définit tous les serpents-coraill, *mboi-isipo* le serpent se mouvant dans les lianes *isipo*. Le P. Eckart (ALL/1785) assurait que *mboja* était le nom générique des serpents. Les Portugais auraient importé le mot *giboija* au Congo. Piso et Marcgraf (FRA/1653) signalent que les Indiens nomment *bai* et *boya* de nombreux serpents. L'*ibiboca* (1, p. 307) tupi, qui est *Elaps marggravi* Wied et *Elaps corallinus*, noté par Anchieta (PORT/1580), se dit aussi *iwimboya*. Faisant allusion aux pantalons rayés et aux bottes de cuir des Portugais, les Indiens surnommèrent l'occupant *mboy-aba*, l'homme-serpent (12, p. 63).

² Les auteurs apparaîtront avec leur nom, leur nationalité et la date de parution de l'ouvrage mentionnant le mot indien examiné. Par exemple, le cordelier André Thevet, qui publia ses *Singularitez de la France antarctique* à Paris en 1558, figure sous Thevet (FRA/1558); ALL signifie Allemand; ESP Espagnol; GB Anglais; PORT Portugais; etc.

³ Il ne sera pas possible de tenir compte de la classification détaillée des langues indiennes. Les observations faites par les auteurs, surtout ceux du XVI^e siècle, ne peuvent être localisées exactement sur la carte linguistique actuelle, véritable mosaïque où apparaissent des groupuscules égarés au milieu de tribus aux langues, sous-langues et dialectes différents. Les migrations, les refoulements, la disparition de nombreux groupes par déculturation et abâtardissement, ont modifié les conditions du temps des premières observations scientifiques. Les Tupinamba ont disparu: ils sont pourtant toujours visibles en filigrane. Il vaut mieux conserver ici des dénominations très générales, peu correctes sans doute aux yeux de la linguistique moderne, que recourir artificiellement à des localisations factices selon la position actuelle des descendants plus ou moins purs des Indiens connus par les premiers explorateurs. Les mots indiens relevés dès le 12 octobre 1492 le furent dans des régions insulaires ou continentales érodées de nos jours par les langues officielles.

Ces exemples semblent donc bien démontrer que *mboi* est le nom générique du serpent.

2. PIRA (le poisson)

On sait par Jean de Léry (5, vol. 2, p. 1) que *pira* était le nom commun des poissons. Or, il ne cite que trois *pira*: *pira-yochi*, *pira-mini* – mini étant petit – et le *couroumou-ponyouassou* ou *pira-ouassou* – ouassou signifiant grand, soit *guazu*. Il mentionne le *kurema* et le *parati*, puis l'*acarerapeh*, l'*acarboutam* et le *pana-pana*.

Montoya SJ (10, p. 297) qui publia son dictionnaire soixante ans plus tard est plus précis que le pasteur franco-genevois. Il consacre une colonne à *pira*, à ses dérivés et à des expressions contenant ce radical-générique.

Pirai, avec *i*, petit, est le *piranha* tupi, guarani et caraïbe. *Piraiu* est la dorade et *pira-apecué* est l'écaille, *apecué* signifiant l'extérieur des choses. *Pira-cué*, la farine de poisson⁴, *pira-ri*, le ruisseau pour la pêche, *pira-mboia*, le pêcheur, *pira-mimboque*, le poisson cuit dans des feuilles, *pira-apecu*, les branchies, comme l'écaille mentionnée ci-dessus. Il donne à *pira-paré* le sens de l'astre Mercure. *Pira-rati* est l'arête, avec *rati* l'épine. Par ces quelques exemples extraits du dictionnaire de 1639 de Montoya, *pira* signifiant bien poisson au XVII^e siècle.

Ortiz-Mayans (11) fournit une liste considérable de termes composés avec *pira*, le poisson en soi, comme *pira-mboi* (poisson-vipère), *pira-pucu* (la bonite), avec *pucu* – long, *pira-pire-o*, pour écailler, avec *o* – arracher – et *pire* – la peau. *Pira-pira* est le synonyme de *suruvi* tupi-guarani (bagre sans écailles du Brésil méridional et du bassin du Paraná). Tout comme Montoya, Ortiz Mayans cite le *pira-ti*, avec *ti* – le tas pour le banc de poissons. Notons encore *pira-ro-ô*, la chair du poisson où l'on trouve *ro-ô*: la viande.

Friederici (1, p. 510) mentionne le *pirahiba* tupi, un bagre déjà reconnu par Santa-Cruz (ESP/1541) et *pira-rucu* noté par le P. Eckart (ALL/1785) qui est le Sudis gigas Cuv. ou le Sudis gigas piraucu Spix. Le nom indien apparaît dans le nom scientifique. On verra (6) que les systématiciens botanistes et zoologistes ont abondamment utilisé les indianismes dans la taxonomie. Il faut classer ce fait dans l'emprise du vaincu sur le vainqueur.

Dans l'épisode de la Pêche miraculeuse on lit *piracutuja* pour pêcheur (Luc, V/2), *piracutu*, pêcher et *pira*, le poisson (Luc, V/6).

3. GUIRA (l'oiseau)

Montoya (10) traduit *guira* par «paxaro, aue», soit *pajaro* et *ave*, l'oiseau. Il donne *guirasapucay*:

⁴ Friederici (1, p. 508) note le *pira-cuy*, farine de poisson, comme Montoya (10). Cette farine de poisson préparée pour les déplacements des voyageurs, chasseurs et guerriers correspond, par son usage, au *pemmican* algonkin, viande de bison ou de chevreuil mélangée à de la graisse, au *passoca* tupi, mélange de viande rôtie et de farine de manioc, ou encore au *reviro* ou *revirado* paraguayen utilisé de nos jours par les forestiers, fait de farine sautée dans de la graisse.

le chant de l'oiseau, *sapucay* étant le son; le doux chant de l'oiseau devient *guirasapucayêê*. *êê* signifiant doux. *Guirapopo-cang* veut dire l'os de l'aile, avec *popo* – l'aile – et *cangüe* – l'os. *Guirapita*, un oiseau rouge, avec *pita*, rouge. *Guira-ragüe* spécifie la plume *ragüe*. Montoya (10) donne une quinzaine d'autres noms d'oiseaux avec le radical *guira* sans préciser l'espèce. Il n'en reste pas moins certain que *guira* est un nom collectif.

Ortiz Mayans (11) place aussi *guira* sous le signe général d'oiseau en le traduisant par *pajaro* (en espagnol: oiseau). *Guira-ra-i* est oiselet *car-ra-i* est le petit d'un animal. *Raiti* étant le nid, *guira-raiti* est un pléonasme à nos yeux. *Guira-rocai* est la cage, avec *rocai*, la barrière. *Guira-tata* est l'oiseau de feu puisque *tata* est le feu. *Guira-ti*, avec *ti* (blanc) est la mouette ou l'aigrette blanche, alors que *guiratiété-guazu* devient le cygne avec *guazu* (grand). *Guiraü*, le merle, ou oiseau-moqueur, *guiraü-choré* est l'oiseau imitant le chant des autres oiseaux. *Guira-yagua*, l'oiseau-chien, avec *yagua*, le chien (qui apparaît avec *yaguareté*, le jaguar qui a un cri semblable à un aboiement). Il vit surtout dans le delta du Paraná. Le canari se traduit par *guirayu*, *yu* étant jaune.

On ne peut douter, avec ces quelques exemples, que *guira* ne soit un radical déterminatif signifiant l'oiseau en général, au moins dans la langue guarani.

4. TASI (la fourmi)

Friederici (1, p. 595) affirme que *tasi* ou *tasiba* est le nom générique des fourmis. Soares de Souza (PORT/1587) a noté *tacicema*, *tacibura*, *tacipitanga*. Claude d'Abbeville (FRA/1614) note *tassue*. A l'article *taci*, Montoya (10) cite *taci-ré*, fourmi sortant lors de pluie, *taci-retama*, le fourmilier, et *taci-guara*, petit oiseau myrmécophage. Ortiz Mayans (11, p. 933) indique *tajhiü*, avec les variétés *tajhiü-acango*, *T.-akëkë*, *T.-arara-ê*, *T.-guaicuru*, *T.-para*, *T.-tata*, *T.-veyé*, *T.-yaguareté*, sans aucune indication de variété. *Taci* n'entre pas dans le nom de la *sauba*, une *Atta sextens* L. d'origine tupi, fourmi découpeuse de feuilles notée par Soares de Souza (PORT/1578), pas plus que le *bachaco* des Tama-nacas de l'Orénoque, fourmi comestible observée par Humboldt (ALL/1800), également une *Atta sextens* L. Une étude linguistique permettrait d'expliquer facilement la différence entre la *tasiba* de Montoya (10) et la *tajhiü* d'Ortiz Mayans (11), sans doute due à des variations de prononciation dans le temps ou à une meilleure notation de la part d'Ortiz Mayans de ce terme tupi et guarani.

* * *

Malgré le grand nombre de mots désignant les singes aucun nom générique n'apparaît clairement, sauf un éventuel *cay* (*ca-hi*) assez douteux. On a le *titi* aymara, le *ouistiti* dont l'origine est inconnue mais qui pourrait être relié à *titi*, le *tamarin* tupi, le *couciri* galibi, le *saguin* tupi, le *caraya* tupi et guarani, le *mico* caraïbe, le *sapaju* tupi, le *pinché* maya, le *coata* tupi et arawak, ainsi que l'*araguata*, soit *alluata*, le singe-hurlleur caraïbe, en français alouate et scientifiquement *Alouatta caraya* Humb. Dans ce terme scientifique on trouve deux mots indiens

alluata et *caraya*, le *Mycetes caraya* Desm., singe tupi et guarani.

Il en va de même avec les perroquets si abondants d'ailleurs, comme l'*ara* tupi et guarani; le *guacamayo* antillais rapporté par Colomb en 1493, mais de localisation peu sûre entre le caraïbe et l'arawak, le *maracana* tupi et caraïbe continental, le *paragoa* tupi et le *loro* qui serait peut-être un vieux mot caraïbe avec dispersion post-colombienne. Le *papagay*, notre papegai, d'origine arabe, ne peut figurer dans cette liste non exhaustive.

Aucun ensemble n'est axé sur *panambi*, le papillon, sauf un modeste *panambi vera*, papillon brillant en guarani. Il n'apparaît pas dans ce milieu linguistique malgré l'abondance des lépidoptères.

* * *

La flore

5. CAA (la végétation)

Malgré son importance dans l'âme et la langue guarani parlée de nos jours au Paraguay de préférence à l'espagnol, *caa*, l'herbe, la forêt, la végétation en général, qui entre dans un grand nombre d'expressions, n'apparaît chez Friederici (1) qu'allusivement dans l'article *maté* (p. 401), mot quechua qui désigne la petite Calebasse dans laquelle on aspire la décoction du *caa*, feuille séchée et concassée de l'*Ilex Paraguayensis*. Le *maté* quechua, le contenant, a supplanté le guarani *caa*, le contenu.

On a *caagazu*, la grande forêt, désignation officielle de l'Est paraguayen et de sa haute futaie. Montoya (10) donne une liste impressionnante des expressions formées avec *caa*. Citons quelques exemples: *caa-aña*, forêt épaisse, *caa-çapa*, traversée de la forêt, *caa-guibogata*, se promener sous les arbres, *caa-yuru*, le chemin forestier, *caa-obi*, l'indigotier sauvage, avec *obi*, bleu.

Ortiz Mayans (11) cite *caa-acampi*, une euphorbiacée avec suc, *campi* étant le lait, *caa-acangai*, plante tinctoriale, *caa-jhe-ë*, plante édulcorante découverte par Bertoni, *caa-pi*, sarcler, *caa-ti*, nom de plusieurs plantes comme le croton et la menthe. La liste des mots et expressions créés avec *caa* est longue. Il faut y ajouter *caa-pora*, monstre velu à grosse tête, protecteur de la faune sylvestre et *caa-yari-i*, fantôme guarani protecteur des arbres à maté.

Bonpland (2, p. LXXVII) écrit que les Indiens de sa région, Santa Anna, connaissaient cinq plantes se rapprochant plus ou moins de la *yerba maté*, le *coa* ou *caa* des Guarani. Ce sont *cauna*, *coairo*, *caaniña*, *coachiveri*, *coami* qu'il décrit sous les noms de *Ilex ovifolia*, *humboldtiana*, *crepitans*, *gigantes*, *amara*. Ce botaniste systématicien ne rougissait pas de tenir compte des classifications indiennes pour examiner soigneusement leur localisation dans la nomenclature scientifique⁵.

6. IBIRA (l'arbre, le bois)

A l'article *Ivira*, Montoya (10) donne également une longue liste d'expressions basées sur ce radical

qu'il définit comme bois et arbre en général. Sous *ivira-payé*, il écrit arbre à baume qu'Ortiz Mayans (11) fait correspondre à l'inciensio espagnol, l'encens. On relève dans cette liste *ivira-cambi*, littéralement arbre à lait, soit arbre à latex; *ivira-isi*, arbre à myrrhe, *ivira-jhü*, arbre noir, nom commun à plusieurs variétés. On a aussi *ivira-pitã*, la cannafistola, sans doute le canéfice et encore *ivira-tai*, le jaborandi utilisé contre les catarrhes, l'asthme, l'urémie et le paludisme. Pour Ortiz Mayans (11) *ivira-payé*, où l'on retrouve *payé*, le sorcier-chaman guarani et tupi, exprime l'arbre médicinal par excellence, c'est «l'arbre des sorciers».

Pour Friederici (1, p. 307) aussi, *ibira* est l'arbre et le bois par excellence. Ce mot tupi et guarani a été noté par Piso et Marcgraf (FRA/1643).

Notons en passant la confusion si fréquente en espagnol entre V et B.

Sous *ibirapitanga* Friederici désigne le bois brésil, du tupi *araboutan*. *Ibirapitanga* avait été noté par Piso et Marcgraf (FRA/1643) alors qu'*araboutan* avait été relevé par Thevet (FRA/1558), Léry (FRA/1568) et Lescarbot (FRA/1609). *Araboutan* est sans doute un provincialisme qui pourrait justifier les doutes de J. Alden Mason (8) quant à l'exactitude de l'enregistrement de mots indiens par les voyageurs du XVI^e siècle. A juste titre, ce mot indien, même relevé par des voyageurs français, n'est pas entré dans le français alors que tant de mots amérindiens notés par des étrangers ont obtenu le droit de cité dans notre langue. Selon le Nouveau Dictionnaire étymologique de Dauzat, brésil date de 1175 et désigne un bois de teinture colorant en rouge. Son abondance dans ce qui allait être nommé ultérieurement Brésil, fut le motif d'une exploitation très poussée. Les mots *ibirapitanga* ou *araboutan* ne furent pas retenus par les trafiquants de cet arbre précieux. On conserva «brésil» qui subsiste encore dans les patois romands avec le sens de bois rouge servant à teindre les œufs de Pâques (Jura bernois) ou encore avec le sens de bœuf salé et fumé dans la cheminée (Vaud).

7. TACUA (bambou)

Tagoara, tacuara (1, p. 583), tupi et guarani, signifie bambou. La racine est bien *tacua* nommée *Guadua tagaroa* Kuntl. *Tacua* a été noté par Cardim (PORT/1590) et Arenales (ARG/1833). Montoya (10) ne mentionne pas la *tacuara*, ce qui est étrange vu son rôle qui, dans la vie rurale du Paraguay, va de l'aiguillon pour attelages de bœufs à des éléments d'aqueducs. Ortiz Mayans (11,

⁵ Il faut relever quelques orthographes déficientes dans ce texte de Bonpland, car *caa* n'apparaît ici qu'avec *caa-niña*. *Coa* procède d'une mauvaise graphie, erreur répétée dix fois aux pages 180-181, dans cette lettre à M. Delessert du 26 décembre 1853. Bonpland avait 80 ans à l'époque, ce qui explique et surtout excuse de tels lapsus, comme dans le cas de *ponheiro* au lieu de *pinheiro*, l'*araucaria* brésilien (2, p. 147) ou de la liane *ilipo* au lieu de *isipo* (p. 153). Il se peut aussi que l'on soit en face d'une mauvaise lecture faite de bonne foi par l'éditeur de ces lettres si intéressantes. La précision habituelle de ce très grand botaniste présente ici des défauts minimes qui ne peuvent en rien amoindrir le souvenir de sa science, de sa dignité dans les épreuves et surtout de son énergie créatrice et expérimentale.

p. 931) donne une liste de végétaux (bambous) commandés par le radical *tacua*. Ce sont *tacua-pembi*, le buisson de bambous, *tacuapi*, bambou grêle, *tacuapucu*, avec *pucu* long, bambou long avec lequel les femmes Mbi-ha scandaient le rythme des chants et des danses, *tacuarapembi*, identique à *tacuapembi*, *tacuara* égalant *tacua*. On a encore *tacuara-ë*, avec *ë*, doux, la canne à sucre, *tacuara-ëndi*, la plantation de canne à sucre, *tacuarembo*, bambou-osier, *tacuari*, roseau de Castille et nom de plusieurs cours d'eau paraguayens, *tacuarusu*, grand bambou (avec *rusu*, grand, comme *pucu*, *guazu*).

8. YUYOS (légumes verts)

Sous *yuyo*, terme quechua, Friederici (1, p. 668) consigne «toutes espèces de légumes», comme le relèvent les «*Relaciones geograficas Indias*» (ESP/1586) et Felipe Guaman Poma de Ayala dans sa fameuse et volumineuse *Nueva corónica...* de 1614. Importé dans la langue populaire argentine avec nombre de mots quechua et aymara, langues parlées par les minorités linguistiques du nord de la République, *yuyo* prit le sens de mauvaise herbe dans le langage des gauchos carnivores qui, selon l'expression classique, ne veulent pas être pris pour des moutons: «...no soy carnero»...

Sous l'influence de l'argentin, ce mot quechua a passé au Paraguay guaranophone et y a pris le sens d'herbe aromatique et médicinale. Un quartier du marché d'Asunción se nomme la Yueria^{6,7}.

9. CARAOTA (haricots)

Friederici (1, p. 137) mentionne ce nom commun de plusieurs haricots dans la langue de Santa Maria

⁶ On peut traduire exactement le sens péjoratif de la langue populaire argentine du mot *yuyo* par une expression du patois genevois, autre terme populaire et forme locale, usitée encore par les classes âgées de la population, du franco-provençal, «Barbe-à-Jean», le salsifis des prés, qui a pris le sens de chose sans valeur et que l'on prononce *barbadian*... «to sin n'éka de la barbadian»... tout ça vaut moins que rien et... «les zapotiquiérés n'avaient que dé la barbadian à côté de li»... les apothicaires n'avaient rien de bon avec eux (Jean Humbert, *Nouveau glossaire genevois*, Genève, 1852).

⁷ *Yuyo* est l'un de ces mots indiens expatriés qui remplacent souvent un homologue dans une autre province linguistique. Ici, le quechua *yuyo* a pénétré en terre guarani avec le sens non plus de légumes comme au Pérou, sa patrie d'origine, mais tout simplement de mauvaise herbe, selon l'expression gauchito. Montoya (10) ne le connaît pas, alors qu'Ortiz Mayans (11, p. 740) l'inscrit comme synonyme du guarani *ñana*, qui, avec le suffixe *põjha*, remède, signifie remède préparé avec des herbes médicinales. Pour cet auteur, *ñana* est aussi le synonyme de *yuyo*-mauvaise herbe, puisque *ñanandi* (*ñana* avec le suffixe *ndi*, abondance) veut dire lieu couvert de ronces et de mauvaises herbes (malezal, en espagnol). On constate ici le conflit entre *yuyo*, mauvaise herbe ou plante médicinale, avec *ñana*, mauvaise herbe et plante médicinale. Le conflit est identique à celui de *ita*, pierre-métal avec *cuarepoti*, métal, que nous étudierons plus loin. Un autre exemple du poids de l'argentin populaire sur le guarani apparaît avec *laucha*, la souris en tehuelche. En espagnol, souris se dit *raton*. En 1639, Montoya (10) assimile cette raton à l'*anguya* guarani. En 1973, Ortiz Mayans (11), témoin de l'invasion linguistique argentine, traduit également par *anguya* la raton espagnole alors que la *laucha*, synonyme tehuelche de raton, devient *anguya-tutu*.

et l'ouest du Venezuela, tel *Canavalia ensiformis* DC, *C. obtusifolia* FC, *Pachyrrhizus tuberosus* Spreng et *Phaseolus multilorus* Wild. Oviedo y Valdes (ESP/1535) les compare aux fèves et les intitule *icaraota*.

10. MENER (baie)

Le rapport de Tomas Hariot sur les ressources de la Virginie rédigé pour Sir Walter Raleigh en 1585 (*Voyages en Virginie et en Floride*, Paris 1927) mentionne (p. 26) quatre sortes de baies comestibles avec le suffixe *mener* qui pourrait être un déterminatif. Ce sont *sacquenemener*, *sagahemener*, *osamener*, et *sappumener*, quatre termes algonquins.

11. CIPO ou ISIPO (liane)

Cette liane tupi et guarani notée par Hans Staden (ALL/1556) est la *Paullinia pinnata* L. (le *timbo* tupi), le *Philodendron lmbé* Schott et d'autres plantes grimpances. Dans la forêt on utilise l'*isipo* surtout comme ficelle. Ortiz Mayans (11, p. 804) donne une liste imposante d'espèces et de variétés de lianes dont le radical est *isipo*, qui correspond, comme usage, au *bejuco* de l'arawak haïtien. On y trouve *isipo-cambi*, liane à latex, *cambi* étant le lait; *isipo-catipayé*, l'aristoloche; *isipo-curusu*, une rubiacée antidote du venin de serpent⁸; *isipo-jhü* et *isipo-moroti*, isipo noir et isipo blanc avec *jhü*, noir, et *moroti*, blanc. *Isipo-moroti* est aussi nommé *isipo-payé*, avec *payé*, le sorcier, soulignant les vertus surnaturelles de cette liane (11, p. 805). *Isipo-yu*, plante tinctoriale doit fournir la couleur jaune, car *yu* est lié à l'or.

Ortiz Mayans (11, p. 805) définit *isipo-timbo* comme une plante vénéneuse et aussi l'indigotier

⁸ On peut faire deux remarques au sujet de l'*isipo-curusu*. On aurait pu s'attendre à trouver le radical *mboi*, serpent, dans ce mot mentionnant le venin ophidien. Nous avons déjà *mboi-caa*, plante antidote du venin de serpent et *mboi-isipo*, serpent se mouvant dans les lianes. *Curusu*, la croix, est la prononciation guarani de la cruz espagnole. Le guarani doit intercaler une voyelle entre les consonnes, ce qui explique que *grupa*, la croupe en espagnol, devienne *gurupa*, et que *cabara* ou *cavara* traduise cabra ou cavra, la chèvre en espagnol. Si l'Europe a emprunté nombre de mots aux langues indiennes, celles-ci ont dû accepter l'introduction non sollicitée de mots européens nommant des choses inconnues aux cultures et connaissances indiennes dans la première phase d'une acculturation forcée. Ici, *curusu* remplace l'*ivira-yoasa* guarani, les bâtons croisés dans le langage précolombien. Le terme sacré officiel s'impose pour désigner cette liane aux vertus quasi miraculeuses amplifiées par l'enseignement religieux placé sous le signe A.M.G.D.

Pastichant le style de nos campagnes, on pourrait nommer cette liane «liane Sainte-Croix». Si, avec notre logique qui n'a rien à faire dans le monde indien, on voulait créer un mot immédiatement compréhensible pour nous et moins elliptique que *isipo-curusu*, on pourrait laborieusement combiner cette expression de valeur plus que douteuse dans le contexte intellectuel guarani qui y verrait une suite de pléonasmes: *mboirendi põjha pochipe embojhoavaiva*: remède contre le mauvais venin du serpent (*mboirendi*, venin du serpent; *põjha*, remède; *pochi*, mauvais; *embojhoavaiva*, contre). Cette construction logique à notre sens ne correspond pas au génie indien qui aime la brièveté et l'allusion. La traduction de *isipo-curusu* par «liane Sainte-Croix» n'est pas plus enfantine que l'expression «feu Saint-Elme» qui désigne un phénomène incompréhensible à ceux qui ignorent le rôle des petits saints chrétiens utilitaires de deuxième classe.

sauvage. On a ici la rare association de deux synonymes tupi désignant la même plante (*Paullinia pinnata* L.). On ne doit pas confondre ce *timbo*, liane, avec le *timbo* Enterlonium timbouva, arbre d'œuvre très apprécié. Il est difficile d'analyser ce binôme *isipo-timbo* qui pourrait être un pléonasma à nos yeux, à moins que *timbo* ne soit pris ici comme nom générique d'engourdisseur de poisson en soi, spécifiant la qualité de l'*isipo* et non plus comme autre nom de la liane *Paullinia pinnata* L. (voir sous *timbo*, N° 17).

On a déjà vu le nom guarani de l'indigotier, *caa-obi* (cf. N° 5 plus haut). Montoya (10, p. 254) utilise *obi*, bleu ou vert, qui à cet article renvoie à *tobi*, également bleu ou vert (10, p. 396). Chez Ortiz Mayans (11, p. 108) on lit non *obi*, mais *tovi* sous azul avec renvoi à *jhovi*, bleu ou vert (p. 827) et à *rovi* (p. 924). Le *tovi* actuel correspond au *tobi* de Montoya, la confusion entre V et B étant classique en espagnol. L'indigotier est bien *caa-obi* ou *caa-jhovi* en guarani et *isipo-timbo* en tupi (11, p. 75, sous *añil*).

On saisit par cet exemple les difficultés de synchronisation, par les théoriciens et les systématiseurs, des observations faites par les voyageurs du XVI^e siècle, car déjà en 1587 le Portugais Soares de Souza avait relevé ce *timbo-cipo*. Dans son «Journal von Brasilien» (Weimar 1818), D. C. von Eschwege écrit: «*cipo* ist der allgemeine Name für Rankengewächse oder Schlingpflanzen» soit *cipo* est le nom général des plantes grimpantes ou volubiles (1, p. 193). Plus près de nous, en 1867, l'Allemand Martius notait que le *timbo* est une liane *cipo* avec laquelle on empoisonne les poissons. Le Portugais Anchieta (1560), le Français Claude d'Abbeville (1614), les Anglais Bates (1848) et Wallace (1855) avaient reconnu l'identité de *timbo* avec *Paullinia pinnata* L., ce qui confirme que cette liane est bien à la fois *isipo* et *timbo*. On comprend certaines réticences savantes quant au génie classificateur des Indiens, car cet exemple est loin d'être propre à le démontrer, alors que tant d'autres le prouvent. Pour dissiper ce point de vue négatif, il conviendrait de refaire le cheminement intellectuel indien qui associe ces deux synonymes: liane et engourdisseur de poissons pour nommer un arbuste tinctorial.

Pour Humboldt (ALL/1800) le *bejuco* (*isipo* arawak) est la liane fournissant les éléments principaux du curare (*bejuco* de Maimure et *bejuco* de Mavacuré). Les qualités polyvalentes de ce groupe *isipo* (ficelles, ichtyonarcotiques, teintures, remèdes) font qu'ici les propriétés spécifiques relient ces variétés et non seulement leurs caractères exclusivement somatiques.

12. MAHO (plantes textiles)

Le *maho* de l'arawak insulaire (Haïti et Cuba) désigne plusieurs sortes d'arbres fournissant des fibres et des écorces à tresser pour l'artisanat local. C'est le *mahot* des colons français connu aujourd'hui encore sous ce terme. Il groupe l'*Hibiscus tiliaceus* L., *H. elatus* SW., *H. arboreus* Desv. *Thespesia populnea* Soland, *Sterculia carbea* SW. Du Tertre (FRA/1648) note ce terme pour la première fois, suivi par Rochefort (FRA/1658), alors qu'en 1722, Labat (FRA/1722) assimile le *mahot* au mangle, soit le mangrove ou palétuvier.

13. COPAL (plantes à résine odoriférante)

Le copal, le *copalli* nahuatl-aztèque (1, p. 206) comprend des thérébintacées et des légumineuses comme *Hymenaea courbaril* L. (du caraïbe *courbaril*), *Tetragastris balsamifera* SW., *Protium heptaphyllum* March., *Liquidambar styraciflua* (l'*ocozol* mexicain). Tous ces arbres fournissent des résines odoriférantes groupées, en espagnol, sous *inciensio*, l'encens. Sahagun (ESP/1532) le cite pour la première fois. Monardes, botaniste espagnol protégé de Philippe II, décrit, en 1577, les cassolettes des prêtres mexicains dans lesquelles brûlait le *copalli*. Champlain (FRA/1599) a vu aussi cette résine que l'on pourrait comparer à l'*ibira-payé* de Montoya (10) et de Ortiz Mayans (11).

Hymenaea courbaril L. désigne aussi le *jatahy* tupi-guarani et le *simiri* du caraïbe continental, ce *simiri* qu'il ne faut pas confondre avec le *samiri*, pierre plate douée de vertus pour les Chipayas d'Oruro de Bolivie ou les *saïmiri* tupi-guarani, petits singes ou encore avec le *simaruba* caraïbe et arawak, le *simaruba amara* Aubl., plante médicinale citée par Barrière (FRA/1743), La Condamine (FRA/1743) et Humboldt (ALL/1800), ce *simaruba* qui apparaît dans la pharmacopée française parmi les treize plantes connues des Indiens ayant subsisté dans les Codex actuels.

14. TACAMAHACA (arbres à baume)

Tacamahaca (1, p. 581) est le nom commun de divers arbres du genre *Prontium*, famille des burseracées, fournissant un baume médical. Il provient du nahuatl-aztèque *tecomahiyac*. On trouve réunis sous ce nom *Prontium Heptaphyllum* March (qui entre déjà dans le groupe copal), *P. descendrum* March, *P. tormentosa* Triana et Planch, *Bursera gumifera* L., *B. guianensis* Bail., tous fournisseurs de cette résine *tacamahaca*.

Acosta (ESP/1580) la note en même temps que la *caraña*, la caragne française, *Protium icicariba* March (1, p. 137) qui correspondrait à la lentisque espagnole et qui produit l'*icica* ou *icicariba* tupi-guarani rapporté par Soares de Souza (PORT/1587).

15. GUACO (antidote du venin du serpent)

Le *guaco* (1, p. 269) dont l'origine est mal connue, peut-être des Chontales du Nicaragua, paraît être le nom commun de plusieurs plantes antidotes du venin du serpent et des suppurations des plaies, relevées par Oviedo y Valdes (ESP/1535) et Humboldt (ALL/1800). Ce dernier l'inscrit sous *bejuco de maimuré*, qui apparaît déjà dans l'article *isipo* et qui serait relié au curare, ce qui étend le champ du chapitre de la chimie indienne.

Ce *bejuco* est une liane avec douze noms de variétés. Dans le groupe *guaco* on trouve *Crataeva Gynandra* L., *C. rapia* L., *Micania guaco* Humboldt et Bonpland, *Mikania amara* Wild, *M. cordifolia* Wild, *M. houstonia* Wild, *Comocladia integrifolia* Jacq.

Plantes ichtyonarcotiques

La liste non exhaustive présentée sous Nos 16, 17 et 18 donne une idée de l'importance des plantes narcotiques dans la pêche sud-américaine. Ces méthodes sont conditionnées par le fait hydraulique qui exclut les torrents et par la couverture végétale qui connaît ou ignore la présence de ces espèces. Heizer (4, p. 227) rappelle que quelques-unes des espèces citées ne se reproduisent plus qu'artificiellement, sous culture et plus du tout spontanément. Nordenskiöld estime que l'usage de l'acide cyanhydrique extrait du manioc amer pourrait être à l'origine de ces procédés largement répandus du Brésil au Costa Rica et du Pérou aux Guyanes.

La connaissance du monde végétal par les Indiens apparaît clairement dans ces allusions à un chapitre de leur chimie utilitaire qui pourrait être relié à celui du curare par *Hura crepitans* L., l'*urari* du caraïbe et de l'arawak, ainsi que du tupi-guarani, plante ichtyonarcotique notée par Rochefort (FRA/1658) et dont le nom apparaît dans l'étymologie du curare. Ils ont classé les plantes selon leur utilisation en incorporant dans leurs groupes les mêmes espèces à longues distances. Relevons ici la polyvalence de quelques espèces, comme *Paullinia cupana* H. B. et K., qui fournit non seulement le *guarana*, boisson rafraîchissante, utilisée au même degré que le thé, le café et le maté, mais encore les extraits de ses graines, un subnarcotique pour la pêche et un stimulant pour les nerfs⁹.

16. BAYGUA

Baygua (1, p. 84) désigne plusieurs plantes ichtyonarcotiques. Ce terme arawak insulaire a été relevé pour la première fois par Oviedo y Valdes (ESP/1535). Il groupe *Theoprosia cinerea* Pers., *T. toxicaria* Pers., *Piscidia erythrina* L., *Jacquinia armillaria* Jacq. et *Ipomea tuberosa* L.

17. TIMBO

Le *timbo* tupi (1, p. 610) a été reconnu pour la première fois par Anchieta (PORT/1560), puis par Claude d'Abbeville (FRA/1614). Friederici (1) y inscrit *Paullinia cupana* H. B. et K. mentionnée ci-dessus (*guarana*) et *P. pinnata* L. avec des *Lonchocarpus* et des *Serjania* non précisés. C'est l'*isipo* guarani. On peut inscrire dans ce groupe le *cururu-apê* tupi (1, p. 230) reconnu par Piso et Marcgraf (FRA/1643) produit par *Paullinia pinnata* L. et la *hura*, *Hura crepitans* L. (1, p. 304) tupi, guarani, caraïbe et arawak, soit l'*assucu* cité par R. Lowie dans sa liste des plantes sauvages utilisées par les Indiens (7, vol. 5, p. 7). Friederici associe *hura* à *urari* (voir plus haut) le rattachant au groupe *curare* pourtant basé sur des *Strychnos*, ce qui illustre une fois de plus la qualité des connaissances de chimie utilitaire et expérimentale des Indiens.

Soares de Souza (PORT/1587) assimile *timbo-sipo* à la plante qui sera ultérieurement nommée

⁹ Les Espagnols nommèrent *barbasco*, du latin *verbascum*, le bouillon-blanc de Pline, toutes ces espèces narcotiques. On retrouve dans ce *barbasco* plusieurs espèces mentionnées dans les articles *baygua*, *timbo* et *tingui*.

Paullinia pinnata L. Tastevin (BRÉSIL/1923) dans ses «*Nomes de plantas e animais em lingua Tupi*» (1, p. 610) précise que «*timbo* = cipo com que se mata o peixe, envenando-o; *timbo* e sipo são o mesmo termo»; soit *timbo* égale *cipo* avec lequel on tue le poisson en l'empoisonnant; *timbo* et *cipo* sont le même mot.

Dans son chapitre «Fish poisons» (4, vol. 5, pp. 277-281), Robert F. Heizer publie une liste d'ichtyonarcotiques comprenant 108 noms d'espèces végétales avec leurs noms locaux et leur répartition géographique. On ne peut que se référer à cet article qui mentionne in fine l'étude de Killip et Smith (1935) comportant 104 engourdisseurs de poissons avec 341 noms locaux. Plus complet que Friederici qui ne pouvait entrer dans ces détails techniques, Heizer mentionne sous *timbo*: *Centrosema plumieri*, *Derris elliptica*, *D. guianensis*, *D. negrensis*, *Enterlobium timbouva*, *Indigofera lespezoides*, *Lochocarpus floribundus*, *L. nicou*, *L. urucu*, *Magonia glabrata*, *Paullinia australis*, *P. melifolia*, *P. pinnata*, *Phyllanthus conami*, *Piscidia carthagenensis* plus dix variétés de *Serjania* et *Theoprosia tericaria* et *T. nitens*.

Le *conami* (1, p. 202) noté par Stedmann (GB/1775) est un mot tupi et caraïbe désignant, au Brésil, *Phyllanthus conami* Sw. et, en Guyane, *Clibadium surinamense* L. Les propriétés de ces deux arbres ont prévalu sur les caractères somatiques pour leur accorder le même nom indigène.

18. TINGUI

Le *tingui* tupi (1, p. 610) réunit plusieurs espèces dont *Jacquinia arborea* Vahl., *Phaseocarpus campestris* Mar. (*Jacquinia Tingui*). Vasconcellos (PORT/1662) le mentionna le premier. Heizer (4) ne cite pas les espèces présentées par Friederici mais mentionne *Magonia glabrata*, *Phyllanthus piscatorium*, *Magonia pubescens*, *Serjania piscatoria*.

* * *

Minéraux et métaux

19. CIBA (pierre)

Pour Las Casas (ESP/1522) les *ciba* arawak désignent toutes les pierres (1, p. 188), y compris les pierres-monnaies qui rejoignent ici les *wampuns*, *peag*, *roanok*, *zwant*, *matachiag* (tous algonkins) et les *hiaqua* des Chinook. Colomb a noté *ciba* en 1494. Malgré l'intérêt des notes de Las Casas, il est difficile de s'en tenir à ce seul témoignage, mentionné ici à titre documentaire¹⁰.

¹⁰ Les groupes *yuyo* (N° 8), *caraota* (N° 9), *mener* (N° 10) et *ciba* (N° 19) apparaissent par souci de documentation. Ils n'apportent rien de certain au problème des classifications indiennes, car si *yuyo* paraît bien être un terme général pour légumes verts, *mener* et *ciba* n'apparaissent que chez un seul auteur, et encore Hariot ne commente pas ce suffixe: il s'occupait de recenser les richesses naturelles de la Virginie pour une éventuelle colonisation, sans se préoccuper de problèmes linguistiques. Il serait intéressant d'examiner ces quatre groupes avec une meilleure documentation.

20. ITA (la pierre et le métal)

Le guarani *ita*, absent du dictionnaire de Friederici, signifie à la fois la pierre et le métal, celui-ci étant aussi nommé *cuarepoti* (11, p. 782). Montoya (10) lui donne comme définition générale: pierre, rocher, fer, cloche, chaîne, prison.

Yta-curu désigne les pierres ou les briques auxquelles les marmites sont accotées dans l'âtre. *Yta-embé* est le raclor de pierre, *yta-yéré*, la pierre du moulin – importation espagnole guaranisée verbalement avec *yerere*, le contour (?) –, *yta-qui*, la pierre à aiguiser et *yta-tiba*, lieux caillouteux.

Ortiz Mayans (11) est plus détaillé que Montoya dans le chapitre des pierres: *ita*, la roche; *ita-cua*, la caverne (avec *cua*, le trou); *ita-curusu*, le gravier; *ita-jhaimbé*, le silex (avec *jhaimbé*, le fil d'un instrument coupant); *ita-jhú*, le basalte (avec *jhú*, noir); *ita-kí*, pierre à aiguiser (Montoya écrit *yta-qui* pour pierre à aiguiser)¹¹; *ita-payé*, marbre, avec le sens de pierre ensorcelée, *payé* étant le sorcier guarani; *ita-tí*, lieu rocheux (soit le *yta-tiba* de Montoya); *ita-vera*, le cristal (avec *vera*, brillant); *ita-vera-ité*, le diamant (qui dépasse en brillant le cristal avec *ité*, très); *ita-vera-pita*, le rubis, soit la pierre brillante rouge; *ita-yu*, l'or (avec *yu*, jaune, qui apparaît dans un autre terme guarani signifiant jaune et dans le groupe *cuarepoti*, radical du métal en général); *ita-cai*, la chaux, *ita-cai-rupa*, la carrière de pierre à chaux; *ita-curuti*, la pierre ponce; *ita-pé*, le carreau de terre cuite (avec la notion de plan avec *pé*); *ita-ivi*, la brique (avec *ivi*, la terre).

Ces énumérations monotones mais indispensables montrent que le guarani – et certainement les autres langues indiennes comme le tupi – compose ses mots très logiquement par adjonction de substantifs et d'adjectifs sans article, ce qui, à distance, est logique et harmonieux mais, sur place, très difficile à assimiler à cause du riche vocabulaire obligatoire à cette suffixation des substantifs. Les langues indiennes ne sont pas les balbutiements de Sauvages incultes mais un moyen d'expression très riche et très élaboré, éloigné du *barraguouyin* dénoncé par Thevet ou de la «*sorte de patois*» selon Henri Estienne (1509).

On assiste à une confusion entre *ita*, la pierre et *ita*, le métal. Ortiz Mayans (11) donne *ita-apayé*, le graphite, la plombagine; *ita-caru*, l'aimant, *ita-eté*, l'acier, *eté* étant un superlatif; *ita-maraca*, la cloche, assimilée ici à une maraca de fer et *ita-aapi*, la chaîne ou son maillon. On trouve aussi *yapi-itate*, lapider, avec *yapi*, jeter, et *itate*, la pierre.

L'influence étrangère, surtout celle des Jésuites qui voulurent tant de bien aux Indiens, est sans

doute à la base de ces catégories adverses. On en a la preuve chez Montoya (10) qui insiste sur le caractère sacerdotal de *yta* dans le sens cloche, avec *yta-enda* et *yta-itaí*, le campanile, avec *yta-amboori*, sonner les cloches, *yta-mboouhara*, sonneur de cloches et *yta-ca*, la corde de cloche. Le nouveau sens de *yta* mène à *yta-cipeb*, la houe, à *yta-yunema-cangai*, la couronne d'or, à *yta-apayé*, le niveau, le fil à plomb qu'il ne faut pas confondre avec *ita-payé*, la pierre hantée citée plus haut.

Sans vouloir tout expliquer par des ressemblances formelles et sans vouloir extrapoler, il est possible de voir dans *ita-maraca*, la cloche, littéralement le grelot métallique, une transcription respectueuse de la maraca-calebasse sacrée chez les Guarani et les Tupi. Selon A. Métraux (9, p. 77) la sainteté et la force magique résidaient dans sa voix. Métraux mentionne à la suite l'homme-médecine «sipaua» évoquant l'esprit des morts à l'aide du son de la maraca. Le dictionnaire de Montoya (10), si riche, date de 1639, soit un siècle après l'alliance politico-matrimoniale entre les Espagnols et les Guarani pour résister aux Indiens chaquénis (1537), alliance moins idyllique et schématique que ne l'enseigne une histoire soumise à l'exaltation d'un hispanisme bienveillant et protecteur. Cette heureuse guaranisation d'un élément matériel du culte importé et imposé procède d'une rare ouverture d'esprit et du désir de concilier deux formes de pensée. Il est permis d'opter pour la subtilité ecclésiastique utilisant une traduction indigène naïve de pieux catéchumènes indiens ou pour une explication *ad usum populi* d'un catéchiste intelligent. Cette transposition de la maraca-calebasse en maraca-métal procède d'un sens aigu de la coexistence raciale et spirituelle.

A côté de l'élargissement de *ita-pierre* vers *ita-métal*, il convient de noter une seconde série de dénominations de métaux avec le radical *cuaré*, qui semble signifier toute espèce de métaux, avec *cuarepoti*, le métal, le fer, *cuarepoti-apojhara*, le forgeron, le ferronnier, avec *apojhara*, l'auteur, *cuarepotité*, l'acier, soit l'*ita-ité* du groupe *ita*, avec la notion du superlatif *ité*, *cuarepotinembé*, le plomb (*itatinembé* dans le groupe *ita*), *cuarepotiné*, le cuivre, *cuarepotiti*, l'argent-métal, *cuarepotiyu*, l'or avec *yu*, ce jaune souvent rencontré. Il appartient aux guaranologues – ils sont plusieurs fort compétents à Asunción – d'examiner l'époque à laquelle ces confusions ont eu lieu, car il fallut intégrer l'usage des métaux dans la vie mixte des Espagnols et des Guarani concrétisée dès 1537 par les mariages interraciaux déjà cités. Cette évolution à certainement été longue, car le «*Tesoro de la lingua guarani*» de Montoya (10), publié en 1639, ne contient pas le radical *cuaré*¹².

* * *

Ce sondage veut démontrer la qualité de l'esprit classificateur d'Indiens capables d'intégrer sous un même nom des animaux, des plantes ou des miné-

¹¹ Montoya écrit *yta* et Ortiz Mayans *ita*. L'usage de *Y* pour *I* est constant chez Montoya, homme du XVII^e siècle qui utilise de plus des signes diacritiques périmés et incompréhensibles. Dans sa fameuse chronique de 1614 (et non de 1613 comme on le publie partout) l'Indien péruvien Felipe Guaman Poma de Ayala écrit toujours *Ynga* pour *Inca*, *Ynos* pour *Indios*, *Yupāqui* pour *Yupanqui* et *Cōdesuyo* pour *Condesuyu*. Ce sont des élégances graphiques de l'époque qui ne modifient en rien le sens des mots pas plus que le *Gesundheyt* de Michel Herr, zoologiste de Spire (1546) qu'actuellement on écrit *Gesundheit* (santé).

¹² A la fin du chapitre concernant *pira*, une allusion à la Pêche miraculeuse mentionne la racine *pira* dans trois mots utilisés dans ce récit célèbre. Ici, grâce à l'Évangile de Matthieu, pour ne prendre que ce seul texte, la réalité de *mboi*, *pira*, *guira*, *ibira*, *ita* en tant que termes génériques ou tout au

raux, comme Léry le nota au sujet de *pira*, le poisson en tant que nom générique pour tous les poissons. On peut y voir *mboi*, le serpent, *tasi*, la fourmi, *guira*, l'oiseau, *caa*, la plante, *ibira*, l'arbre, *tacua*, le bambou

moins en tant que radicaux-déterminatifs, ne peut laisser de doute. Le recours aux Evangiles ne répond pas à quelque pensée irrespectueuse ou à quelque esprit de prosélytisme. L'utilité des textes bibliques en tant que modèles de comparaisons linguistiques s'affirme par la numérotation des chapitres et des versets, qui est immuable comme les textes eux-mêmes, ce qui permet la confrontation immédiate et facile de langue à langue. La British and Foreign Bible Society, à Londres, a traduit le Nouveau Testament en 872 langues allant de l'Abor Miri (parlé à la frontière de l'Assam et du Tibet) au Zoulou. Les phrases sont courtes, nettes, directes et sans fioritures. C'est le moyen le plus sûr d'apprendre les langues vernaculaires sans littérature aisément accessible. Grâce à ce système, après avoir répertorié les phrases et les mots usuels, j'ai pu, dès 1929, au moyen d'une bible espagnole, m'entretenir avec des baptistes ukrainiens de l'ouest de la ligne Curzon, devenus Polonais, immigrés dans une colonie du Haut-Paraná paraguayen dont j'étais le géomètre. Sur mon conseil, ces braves types très pieux utilisaient une bible en ukrainien et une en espagnol pour apprendre cette langue, en faisant de rapides progrès. Mais revenons à notre sujet: *Matthieu* (3/7), race de vipère, *mboi* rejegua peê (rejegua = espèce, classe; peê = vous). *Matthieu* (7/10): s'il demande du poisson, lui donnerais-je un serpent? terapa oyerure ramo ichupe *pira*, reje ojeêne ichupe *mboi*; *Matthieu* (14/17): et deux poissons, ja mocoï *pirai* (mocoï = deux); *Matthieu* (8/20): les oiseaux du ciel ont des nids, ja umi *gyra* oveveva oguereco jhaitira (jhaitira, le nid, comme raiti); *Matthieu* (7/19): tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, umi *ybyra* raca jîâ porâ; *Matthieu* (7/24): a bâti sa maison sur le roc, omopua vaecue pe *ita* jâtava ari (ari = sur, joga = maison). Dans le récit de la femme adultère (*Jean*, 8/7): lui jette la première pierre, tenonderâ toyapi *ita* jhese (jhese = contre elle, yapi = jeter). *Ita* est bien la pierre, du rocher au caillou pour lapider.

Les traducteurs étant toujours des spécialistes très compétents, ces exemples paraissent probants. Il va sans dire que les allusions au copal, aux plantes ichthyonarcotiques ne peuvent apparaître ici. Il en va de même avec *caa*, la végétation, l'herbe, la forêt, dont le sens est si vigoureux qu'il n'a pas besoin d'attestation.

Bibliographie

1. FRIEDERICI, Georg. «Amerikanistisches Wörterbuch.» Hamburg, de Gruyter & Co., 1947.
2. HAMY, E. T. «Aimé Bonpland, médecin et naturaliste, explorateur de l'Amérique du Sud.» Paris, Librairie orientale et américaine E. Guilmoto, 1906.
3. HANDBOOK OF SOUTH AMERICAN INDIANS. Bureau of American Ethnology. Washington, 1946-1950. 6 vol.
4. HEIZER, Robert F. «Fish Poisons.» In: Handbook of South American Indians. Washington, 1946-1950, Vol. 3, p. 277-281.
5. LÉRY, Jean de. «Histoire d'un voyage fait en la Terre du Brésil.» Nouv. éd. par Paul Gaffarel. Paris, A. Lemaire, 1879.
6. LOBSIGER, Georges. «Présences américaines dans la langue française.» In: *Bulletin de la Société suisse des Américanistes*, Genève. N° 39. A paraître.

et *ita*, la pierre et le métal. Leur omniprésence sous forme de radical-déterminatif dans des séries de dérivés ou d'expressions permet d'y déceler l'équivalent d'un nom générique.

Les plantes à baume, *copal*, *tacamahaca*; à textile, *maho*; ou médicinales, *guaco*, groupent des espèces différentes, mais unies par leurs qualités identiques et leur utilisation, comme Bonpland l'écrivit. Si l'on peut accepter *yuyo* comme nom générique pour légumes, *caraoa* (haricots), *mener* (baies?) et *ciba* (pierre) restent douteux, alors que *baygua*, *timbo* et *tingui* (ichthyonarcotiques) forment des associations aux propriétés assurées et largement utilisées. Les noms varient selon le groupe linguistique, comme on le voit dans le cas de *isipo-timbo*.

Le cas des associations minérales met en lumière les difficultés intellectuelles de l'acculturation lorsque les Européens ne firent pas qu'emprunter les mots indiens définissant les réalités inconnues dans le Vieux-Monde, mais durent introduire des mots qualifiant les nouvelles pensées, les techniques, les genres de vie dans un monde non préparé à les recevoir. Ils tentèrent alors d'adapter les racines indiennes, ces radicaux déterminatifs, aux faits importants, parfois de façon elliptique, comme dans le cas de *ita*, le métal assimilé à la roche.

Au début de la conquête scientifique du XVI^e siècle, les catégories des Indiens étaient mieux assises intellectuellement, malgré l'absence d'écriture, que celles de la pauvre science botanique ou zoologique des Européens victimes d'enseignements ex cathedra ignorant l'expérimentation et la connaissance directe, étouffant sous le poids de notions anthropocentriques et théologiques. La grande aventure intellectuelle vécue par les voyageurs éblouis a enrichi l'esprit européen, d'abord par la somme étonnante d'observations précises, puis par l'introduction d'américanismes qui s'y sont fondus au point de ne plus en être dissociés (6).

7. LOWIE, Robert H. «The tropical forest tribes.» In: *Handbook of South American Indians*. Washington, 1946-1950, Vol. 3, p. 1-56.
8. MASON, Alden J. «The Language of South American Indians.» In: *Handbook of South American Indians*. 1946-1950, Vol. 6, p. 157-317.
9. MÉTRAUX, Alfred. «La religion des Tupinamba.» (*Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*). Paris, Leroux, 1928.
10. MONTOYA, Antonio Ruiz. «Tesoro de la lingua guarani.» Madrid, 1639. Rééd. facsimilé par Julio Platzmann. Leipzig, Teubner, 1876.
11. ORTIZ MAYANS, Antonio. «Nuevo diccionario español-guaraní, guaraní-español.» Buenos Aires, Librería Plateiros; Asunción, Librería Comeneros, 1973.
12. RAMOS, Arthur. «Le métissage au Brésil.» Paris, Hermann & C^{ie}, 1952.

Zusammenfassung

In den Indianersprachen, besonders im Tupi und Guarani, entdeckt man Bestimmungswurzeln, welche Gattungsbegriffen gleichkommen, besonders auf den Gebieten der Zoologie und Botanik, manchmal auch auf dem der Mineralogie. Der süd-amerikanische Indianer verstand es, die Elemente seiner Umwelt nach Grundsätzen einzuteilen, die auf den formellen Beziehungen und Kriterien ihrer Verwendung beruhten.

Das Tierreich bietet ganz sichere Beispiele für solche Gattungsnamen, wie z. B. *mboy*, die Schlange; *pira*, der Fisch; *guira*, der Vogel; *tasi*, die Ameise, und zwar als Schlange, Fisch, Vogel und Ameise an sich. Die Pflanzenwelt ist vertreten mit *caa*, die Pflanze im allgemeinen; *ibira*, der Baum; *tacua*, die Bambusgewächse; *yuyo*, das grüne Gemüse; *cipo*, die Schlingpflanze mit all ihren Eigenschaften, ohne die Pflanzen aufzuzählen, die zur Herstellung von Textilien, Balsam oder Medikamenten dienten.

Der Indianer hat die Pflanzen, welche Fische betäuben, sorgfältig nach Art und geographischem Ursprung geordnet, wie beispielsweise *baygua* und *timbo*. Die Beispiele aus der Mineralogie zeigen eine grössere Komplexität als die zoologischen und botanischen Beispiele. Die Einführung neuer Techniken, die nach der Eroberung durch die Menschen der Metallzivilisation bei diesen Völkern stattfand, deren Kultur vor allem auf den Hilfsquellen der sie unmittelbar umgebenden Umwelt beruhten, schuf offensichtliche sprachliche Komplikationen. Aus *ita*, eigentlich der Felsen, wurde durch Ableitung das Metall. Zahlreiche Begriffe der Guarani-sprache, welche aus der Verwendung von *ita* entstanden, scheinen künstlich, obwohl ihre Bildung nach dem den Indianersprachen eigenen Grundsatz der Eingliederung erfolgte; dieser erleichtert die logische Entstehung neuer Begriffe, selbst die sachkundige Übersetzung von Gegebenheiten, die den alten Eingeborenenkulturen unbekannt waren, die aber seit 1492 Bestandteil des materiellen und geistigen Lebens der amerikanischen Indianer sind.

Georges LOBSIGER, né à Genève en 1903. Etudes secondaires et formation de géomètre. 1923-1932, séjour en Argentine et Paraguay. Dès 1935 déchiffrement des bambous gravés de Nouvelle-Calédonie, travaux démographiques et de géographie humaine. Etudes indigénistes américaines et ethno-histoire péruvienne. Prix Claparède de l'Université de Genève, 1948 (géographie) et doctorat ès-lettres de l'Université de Grenoble, 1968 (géographie).